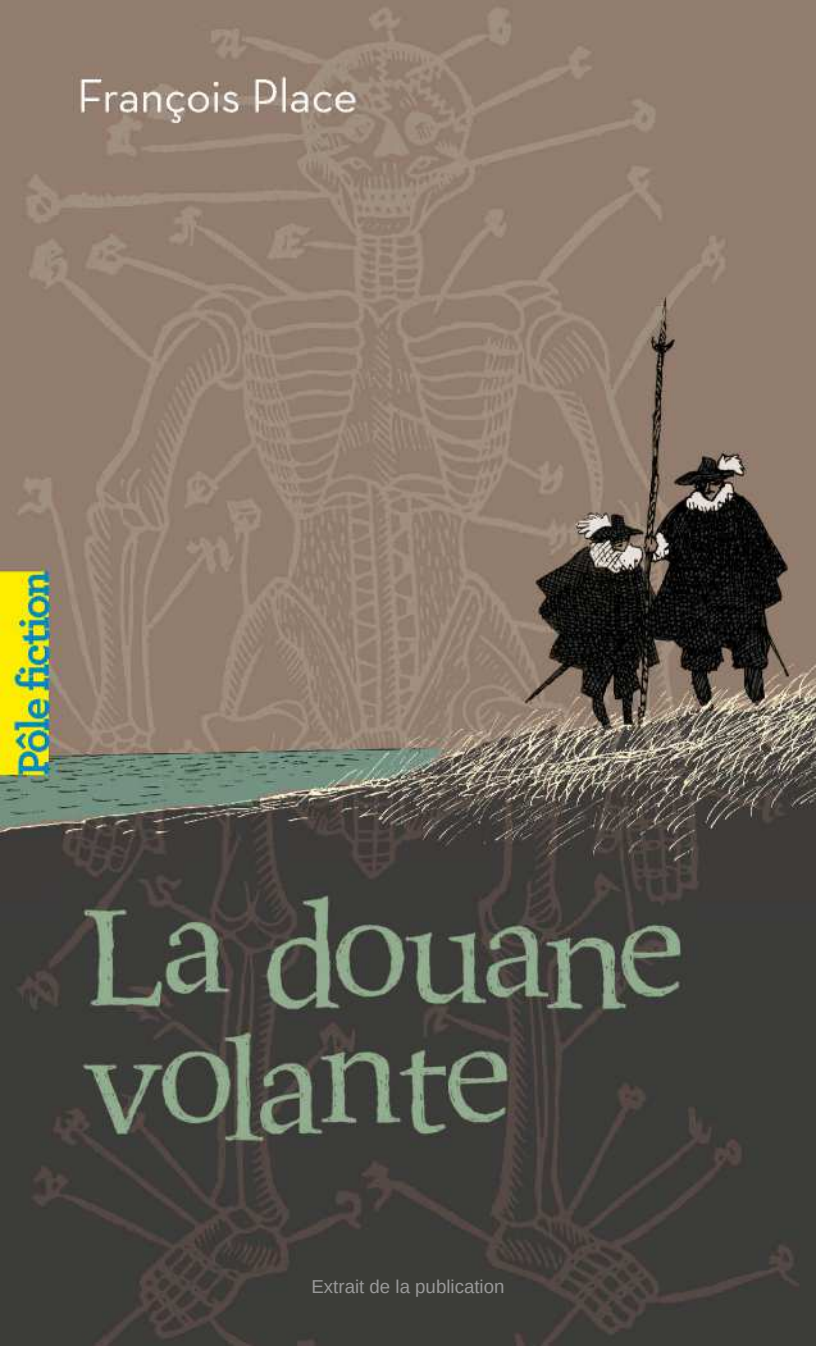
François Place



Pôle fiction

La douane volante

Extrait de la publication

Pôle fiction

Extrait de la publication

François Place

La douane volante

Gallimard Jeunesse

© Gallimard Jeunesse, 2010, pour le texte
© Gallimard Jeunesse, 2012, pour la présente édition

Extrait de la publication

Pour Claire

Extrait de la publication

Retour de pêche

La Bretagne, c'est ce grand bout de granit qui termine la France, à l'extrême pointe du continent : *Finis Terrae*, disent les savants. L'océan vient s'y fracasser. Les gens qui vivent là ont toujours eu de l'eau salée dans les veines. Moi, je n'avais pas quatorze ans quand j'ai embarqué pour ma première campagne de pêche. C'était au plus fort de l'hiver, et peu importe la coque de noix sur laquelle j'ai frotté mes sabots, peu importent les jours et les nuits à vider le poisson, les mains plongées dans l'eau glacée, peu importe les coups et les humiliations, peu importe la méchanceté crasse de ce maudit équipage et de son capitaine à moitié fou, peu importe, finalement, puisque j'en suis revenu vivant. Tremblant comme une feuille et claquant des dents, mais vivant. Sitôt débarqué, on m'a couché sur un lit d'algues au fond d'une carriole, avec pour toute compagnie un tas de poissons aux yeux ronds, et

roule ! Mes poumons cherchaient l'air comme une vieille baudruche crevée.

Il faisait nuit quand on m'a déposé à la sauvette devant la porte de la ferme. Une nuit froide, criblée d'étoiles. Ma mère n'y croyait pas, de me voir revenir dans cet état. Un bon à rien, aurait dit mon père. Ça, il faut dire que je n'étais plus bon à grand-chose. J'étais parti petit et souffreteux, les épaules guère plus larges que celles d'une sardine, et voilà que je revenais chez moi en tirant des traites sur ce maigre capital, avec une échéance à court terme, mon état ne laissant aucun doute sur mes faibles chances de passer l'hiver.

Mon père, d'être plus costaud et bien plus braillard qu'un troupeau d'ânes saouls, c'est pas ça qui l'avait empêché de passer par-dessus bord. Ça faisait un bon bout de temps qu'il nageait dans les eaux ténébreuses, assez longtemps pour faire rougir les yeux de ma mère. Pourtant, elle n'a pas les larmes faciles. Pendant deux ans, tous les dimanches, elle était allée brûler des cierges à l'église. Ensuite, elle descendait sur la grève, et elle s'asseyait sur un rocher pour l'attendre. Elle restait là des heures entières, les yeux plissés, face au vent du large. Comme s'il allait sortir des eaux ! Quand ses yeux ont enfin séché, ma mère s'est arrêtée de prier. Elle comptait sur moi pour

Extrait de la publication

prendre la relève. Elle m'a engagé comme mousse sur le *Jamais content*. J'ai fait ce que j'ai pu. Un couteau, une paire de sabots, et des heures à écailler le poisson, à lui sortir les entrailles, la houle au fond de l'estomac et la tête vidée de sommeil. Seulement voilà, mieux valait se rendre à l'évidence, non seulement je n'avais pas le pied marin, mais je revenais dans un si sale état que le plancher des vaches ne voudrait peut-être plus de moi !

Quatorze ans tout ronds, et né avec le siècle. Pour ce que ça change, ici, de basculer d'un siècle à l'autre. On vit pareil qu'avant, et on ne s'est pas plutôt fait bénir qu'on a déjà toutes les raisons de maudire le ciel. Quand elle comprit enfin qui était devant elle, tout branlant comme un château de cartes, que c'était bien moi, Gwen, son fils, et non une pâle apparition flottant dans une vareuse aux manches trop longues, ma mère leva une main devant sa bouche, et le nuage de sa respiration effaça presque tout son visage caché derrière. Elle passa un bras sous mon épaule, me porta jusqu'au lit, remit deux bûches dans la cheminée puis, emmaillotée dans son châle, elle courut chercher M. le curé.

Une âme perdue dans la famille, c'était suffisant pour la pauvre femme, elle ne voulait pas, en plus, perdre la mienne.

Extrait de la publication

Les coups répétés contre la porte finirent par réveiller le curé. Le bonhomme qui dormait comme une souche passa une tête courroucée à la fenêtre. Ma mère eut beau le supplier de se dépêcher, il l'envoya vertement promener. Il n'allait pas traverser toute la paroisse, sacré bon Dieu, et par une nuit aussi froide, pour donner les derniers sacrements à un morveux.

Il fallut donc attendre le matin pour avoir l'honneur de sa visite. Ma mère fit un café, et une galette avec ce qui restait de farine. Je vis notre curé pencher la tête avec cette mine attristée qu'il grimaçait devant les fautes de goût et les écarts de langage. C'est tout juste s'il approcha de mon lit. Ma tremblante lui inspirait peu de pitié, attendu que, pour lui, être si jeune et si malade, c'était déjà un grand péché.

Il fit un vague signe de croix, s'attabla devant la galette et sirota son café. Entre deux gorgées, il reprocha à ma mère de moins venir à l'église. Il leva enfin sa bedaine dans un grand bruit de chaise, et dit, en poussant un soupir, qu'il reviendrait quand on pourrait vraiment la prendre au sérieux, ma petite comédie. Où irait-on, si chaque marin enrhumé devait rentrer à terre pour se moucher ? Un vrai Breton, ça trime ou ça crève. Ça ne garde pas le lit

comme une demoiselle. Ma mère cracha en le voyant repartir. Elle resta les mains nouées, pendant deux jours et deux nuits, à mon chevet. Puis elle se décida à faire venir le vieux Braz.

C'est lui qui m'a tiré de là.

Mieux vaut éviter de savoir comment.

Il est venu tous les jours pendant un mois. Pendant tout ce temps, je n'ai pas eu plus d'une ou deux heures de conscience par jour. Je flottais entre deux eaux, comme mon père, bien loin, à la dérive. Je sentais une ombre s'agiter autour de moi, m'ouvrir les lèvres pour y porter des breuvages brûlants, psalmodier des phrases incompréhensibles en palpant mes tempes et mon front avec de grands doigts osseux. Quand j'ai pu tenir de nouveau sur mes pieds, ma mère a dit au vieux Braz qu'elle n'avait pas de quoi le payer de toute la peine qu'il s'était donnée. Le rebouteux a réfléchi, puis il a dit qu'il me prendrait à son service pour une durée d'un an, sauf le dimanche. En échange, ma mère toucherait un sou par mois. Il lui fit remarquer que cela ferait plus que ce que je pouvais rapporter en restant à la maison. Ma mère topa dans sa main. Personne ne m'avait demandé mon avis. Probable que j'étais trop faible pour en avoir un.

Extrait de la publication

Le vieux Braz

On faisait un drôle d'attelage, le vieux Braz et moi. Quand on allait par les chemins, il me cramponnait à l'épaule, parce qu'il était aveugle. On toussait presque autant l'un que l'autre. Des fois, on s'arrêtait, secoués comme des pruniers. Je crois bien qu'on aurait pu faire danser tout un bal rien qu'à nous deux, de la façon dont on partait en quinte, la poitrine pliée en lame de couteau. C'est comme ça qu'on a commencé à m'appeler le Tousseux. Gwen le Tousseux. Avec les beaux jours, finalement, ça s'est un peu calmé. Peut-être, aussi, grâce aux soins du vieux Braz.

C'était un personnage, le vieux Braz. Avec sa carcasse toujours penchée vers le sol, ses précautions d'échassier, son long visage osseux encadré d'une rêche crinière blanche, et les imprécations qu'il lançait tout au long des chemins, il avait l'air d'un fou. Vrai, il ne faisait pas bon le rencontrer, quand on ne le connaissait pas. Parce qu'il tournait vers vous

des yeux éteints avec ce vif mouvement de tête qu'on ne connaît qu'aux oiseaux de nuit, et qu'on restait saisi dans le faisceau de ses pupilles mortes sous la brousse des sourcils. Je n'ai jamais vu personne se moquer de lui. La nuit, il aurait fait peur au diable. Et je crois bien que le plus hardi patron de pêche de toute la Bretagne, capable d'essuyer une tempête sans bouger un cil, n'attendrait pas une minute pour baisser les yeux devant le vieux Braz, s'il venait à le croiser au détour d'un chemin éclairé par la lune.

Sa maison était au bord de la lande. La pièce où il vivait, presque un terrier tant il y faisait sombre, avait pour seul luxe une boîte à sucre en fer-blanc qu'il poussait en silence devant le visiteur, quand il offrait le café.

On ne se parlait pas beaucoup, lui et moi.

Pourtant il ne savait pas faire trois pas sans mâchonner trois mots. Faut croire qu'il avait plus à dire aux plantes et aux bêtes, aux nuages ou à la lune. Maintenant qu'il n'est plus là pour lancer sa voix rauque dans ces lambeaux de terre rouillée, le vieux fou arpenteur de lande, c'est douloureux de voir à quel point ça me manque.

On allait cueillir des plantes avant l'aube. Il appelait ça les « simples », et moi je trouvais ça compliqué. Il en prenait une dans ses

Extrait de la publication

grandes mains noueuses, il la nommait de sa voix caverneuse, il frottait une feuille, la portait à mon nez, et m'enjoignait de retenir son odeur. Il m'obligeait à distinguer chaque partie, à compter les pétales ou les lobes, à en goûter la sève. Il me faisait déterrer des racines, les nuits de pleine lune, qu'il fallait faire bouillir, ou bien réduire en poudre. On faisait aussi des choses un peu moins propres, avec des vers, des larves de ceci ou de cela qui se tortillaient sur du gros sel avant de finir broyées dans un mortier. Lui, rien ne le dégoûtait, sauf la connerie des hommes, selon ses propres mots. Il m'apprenait à « voir » avec le nez, avec le bout des doigts ou de la langue. Il me demandait de lui décrire la forme des nuages, ce qui est la chose la plus difficile au monde. Je ne sais pas pourquoi il y attachait autant d'importance. Les gens du pays, en tout cas, prétendaient qu'il avait le pouvoir de faire tomber la grêle. Je disais en « tête de cheval », « en boule de coton », « en fil de la Vierge ». Deux ou trois fois, j'ai voulu le gruger, vu qu'il ne risquait pas de les toucher du doigt pour vérifier, les nuages. Eh bien, ça m'a valu de belles avoinées. Il avait vite fait de sentir si je mentais, et il n'avait pas besoin de me voir pour m'envoyer une gifle à décorner un bœuf.

Mais c'était pas un type méchant. Tout le

monde le craignait, seulement chacun pouvait compter sur lui. Il avait un « fluide », ou un « charme », quel que soit le nom que cela porte, et ça aussi, c'est vrai. Il ouvrait ses mains juste au-dessus d'une partie malade, d'homme ou d'animal, cela, il ne s'en souciait pas, il les déplaçait lentement et cette partie devenait presque brûlante à force de chauffer. Quand la séance se prolongeait un peu trop, ses yeux se révulsaient d'un coup, il était pris de tremblements. Ça l'épuisait, à chaque fois. Complètement. Mais ça marchait ! ça marchait ! Enfin, des fois, ça ne marchait pas, faut être honnête. Disons que, dans l'ensemble, ça nous payait un poulet pour le dîner.

Vous voulez des exemples ? La Léontine, celle qui habite la maison près du calvaire, elle s'était déboîté l'épaule en tombant de l'échelle sous le pommier. Le vieux Braz lui a pris le poignet, il a tiré dessus et lui a remis l'épaule en place, comme ça, *clac* ! Elle a crié un bon coup, et elle lui a redonné tout son cageot de pommes. Un autre jour, je l'ai vu remettre tous les os de la patte d'un veau boiteux qui poussait des plaintes à fendre l'âme, avant de le laisser courir, quand même un peu branlant, jusque sous le pis de sa mère, qu'il a fini par téter comme si de rien n'était. Je l'ai vu, de mes yeux vu, calmer un grand

Extrait de la publication

cheval fou de douleur et couvert d'écume, qui frappait le sol de ses énormes sabots ferrés. Il l'a soigné comme ça, je le jure, rien qu'en lui massant la panse. Ce cheval, c'était un monstre, il fallait trois types pour le tenir tellement il souffrait, et son maître, qui s'était presque résigné à le conduire à l'abattoir, quand il a senti les naseaux de la grosse tête venir souffler dans le creux de son épaule, eh bien ! il a éclaté en sanglots.

Et des guérisons, il y en avait eu bien d'autres, plus incroyables encore, qu'on m'a seulement racontées. Il savait « couper le feu » d'une personne brûlée, guérir la migraine aussi bien que le torticolis. Il ne craignait pas les champignons vénéneux, il connaissait les remèdes aux poisons, aux piqûres et aux morsures des bêtes venimeuses. Le vieux Braz, même les gens de la ville venaient le voir pour se faire soigner.

Des fois, pour comprendre, je prenais très fort ses mains dans les miennes, je les frottais longtemps, je me concentrais en plissant le front, je voulais attraper le fluide, moi aussi. Il me laissait faire. Au bout d'un moment, ça le faisait rire, rire et puis tousser. De plus en plus fort, d'ailleurs. Et donc, à la fin du mois de juillet, il a passé. Il n'a pas mis longtemps à faire ses bagages pour le grand voyage.

Extrait de la publication

Moi, je dormais dans la cuisine, sur une paillasse étendue près de la cheminée, et lui, à l'autre bout de la pièce, dans un lit clos, très haut, et fermé comme une armoire. Le bruit que faisait le vieux Braz, là-dedans ! La plainte de ses pauvres bronches, c'était impressionnant, on aurait dit qu'il entrait chaque soir en agonie. J'ai entendu sa voix sortir de ce coffre à sommeil, entre deux sifflements, mais si faible qu'il m'a fallu, je pense, assez longtemps pour me réveiller. J'ai allumé une chandelle, j'ai fait glisser le volet. Le vieux Braz était en sueur, les lèvres toutes sèches et parcheminées, et il râlait, cherchant l'air à petits coups brefs, immobile sous l'édredon. J'ai passé un linge mouillé sur son front. Il s'est dressé sur un coude, et ce simple effort lui coûtait mais, quand j'ai voulu le soutenir, il a repoussé mon aide d'un petit mouvement agacé. Il m'a demandé son gilet. Il l'a fouillé d'une main hasardeuse, lui d'ordinaire si précis dans ses gestes, et il en a retiré sa montre à gousset, une belle montre en argent gravé. Il a mis la montre dans ma paume, sa grande main coiffant mon poing qu'il a refermé dessus. Et puis il s'est laissé repartir en arrière, dans le creux de l'oreiller.

On est restés un bon bout de temps comme ça tous les deux, nos deux mains refermées

Extrait de la publication

sur ce petit cœur mécanique, tandis que le sien cessait de battre peu à peu. Son bras s'est détendu d'un coup, j'ai senti l'objet peser davantage et la chaînette couler entre mes doigts. Alors, la première larme est venue s'écraser sur mon poing.

Notre curé lui a fait un éloge funèbre à sa façon :

– Il n'y aura pas de messe pour le père Braz ! Ni dans ma paroisse ni dans aucune autre !

Le curé et le vieux Braz, c'était chien et chat, depuis toujours. Alors maintenant, forcément, le curé pouvait aboyer à son aise.

– Je ne veux pas d'un rebouteux dans mon cimetière ! Je ne laisserai pas la dépouille d'un serviteur de Satan souiller cette terre consacrée ! Qu'il aille se faire enterrer ailleurs !

Le petit troupeau de bigotes massées devant l'église, et dont la moitié était encore en vie grâce aux soins du défunt, se signa pour bien marquer son assentiment.

– Vous toutes, prenez garde. Il vous a fait boire des potions de sorcier et goûter aux salades de Lucifer, le rebouteux. Seulement, quand on soupe avec le diable, il faut prendre une cuiller à long manche, sinon, continua-t-il en les montrant du doigt, c'est lui qui vous attrape !

Extrait de la publication

Un frisson de terreur parcourut les bigotes. Il referma dans un bruit de tonnerre la lourde porte de la maison de Dieu.

– L'Ankou n'a qu'à s'en charger, qu'il l'emporte dans sa maudite charrette, et bon débarras !

Quand elles entendirent ce mot terrible, l'Ankou, les robes noires s'éparpillèrent dans les rues du village en multipliant les signes de croix. Des blattes se glissant dans les fentes du plancher ne vont pas plus vite. Ça l'aurait bien fait rire, le vieux Braz, parce qu'il avait pris ses dispositions depuis belle lurette. Le lieu choisi pour sa sépulture, le prix du cercueil et le salaire du croque-mort, tout était prévu, payé et consigné chez le notaire, sous l'enveloppe cachetée qui contenait aussi son testament.

C'est comme ça que le samedi 1er août 1914, moi, Gwen le Tousseux, à quatorze ans et demi, je suis devenu propriétaire d'une maison à toit de chaume et de quelques dizaines d'arpents de lande, abandonnés à la friche, au piaillement des buses et au glapissement des renards, alors que le pays tout entier se préparait pour la plus terrible, la plus sauvage et la plus meurtrière de toutes les guerres qui eût germé dans ses entrailles. Car, à peine avait-on mis le vieux Braz en terre, que le tocsin se

Extrait de la publication

mit à sonner à toute volée dans chaque église pour annoncer la mobilisation générale, et je crois bien que cette longue plainte sonore lancée jusqu'au ciel s'est enfoncée loin dans la mer, comme une masse de douleur, et qu'elle y a réveillé des monstres marins qui dormaient là depuis des siècles.

Les jours suivants ont été marqués de cette étrangeté. Des affiches sur la maison du maire, des gendarmes qui poussaient leurs vélos jusqu'aux fermes les plus reculées, des chevaux parqués sur les foirails, et de grands rassemblements d'hommes qui s'ébranlaient vers la gare la plus proche, un sac de toile à l'épaule. Ma mère partait, elle aussi, le fermier avait vendu la ferme qu'elle habitait, et pour rien au monde la pauvre femme ne serait venue vivre avec moi sous le toit d'un sorcier. Deux bras de femme, et moi qui tenais tout juste sur mes jambes, c'est trop peu pour remuer la terre, de toute façon. Elle avait trouvé une place à l'usine de la grande ville.

Voilà, de partout la campagne se vidait. Tout ça dans une grande inquiétude, mais comme un dimanche de kermesse, au milieu des rues pavoisées. Le vieux Braz, quand il avait senti venir le grand chambardement, ça l'avait fait grincer des dents. Il n'avait pas décoléré de tout le mois de juillet. Tout le monde se

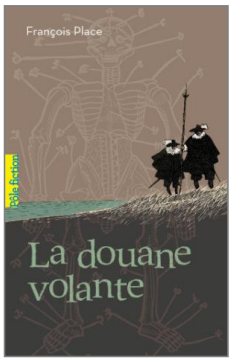
Extrait de la publication

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois provenant de forêts plantées et cultivées expressément pour la fabrication de la pâte à papier.

Maquette : Maryline Gatepaille
Photo de l'auteur © J. Sassier

978-2-07-064878-8
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt légal : septembre 2012
N° d'édition: 244440 – N° d'impression : ??
Imprimé en France par Maury Imprimeur – 45330 Malesherbes

Extrait de la publication



La douane volante
François Place

Cette édition électronique du livre
La douane volante de François Place
a été réalisée le 28 août 2012
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070648788 - Numéro d'édition : 244440).
Code Sodis : N53153 - ISBN : 9782075026062
Numéro d'édition : 244442.

Extrait de la publication